

## Introduction

Je suis née en octobre 1974. Il faisait froid dans la ville de Revin, au nord de la France, dans la région des Ardennes. Mes parents étaient tous deux ouvriers dans une usine. Je suis la quatrième d'une fratrie de quatre sœurs : Catarina, Annie et Christine.

Ma mère s'appelait Marie, comme la Vierge. Elle travaillait pendant la journée, tandis que mon père était souvent en service de nuit, ce qu'on appelait les trois-huit. C'est ma sœur Annie qui s'occupait de moi la plupart du temps. Chacune de nous est née dans une ville différente en raison des mutations professionnelles de mon père au sein de l'usine Rhône Poulenc, une entreprise spécialisée dans la fabrication de fils de coton.

Mon père, Pierre, venait d'une famille nombreuse de manouches rempailleurs de chaises non sédentaires. Il a dû travailler dur pour subvenir aux besoins de sa famille. Mon père, Pierre, était un homme complexe, façonné par un passé difficile et un héritage culturel singulier. Son autorité, parfois brutale, masquait une profonde sensibilité et un désir ardent de protéger sa famille. Son enfance au sein d'une communauté manouche l'avait marqué par la précarité et la nécessité de se battre pour survivre. Cette expérience avait forgé son caractère dur et pragmatique, mais aussi sa débrouillardise et son sens de la famille. Derrière sa façade d'homme fort se cachait une peur constante de retomber dans la misère et de perdre ceux qu'il aimait. Il a rejoint l'armée de l'air en tant que parachutiste, où il a rencontré celle qui, pendant une mission dans la région Limousin,

allait devenir sa femme plus tard. Ils se sont unis devant Dieu, entourés de leur famille. C'est à ce moment-là que mon père avait quitté sa famille et l'armée pour fonder une famille avec ma mère et travailler comme ouvrier à l'usine.

Ma mère, cadette d'un frère et d'une sœur, venait d'une famille bourgeoise de Haute-Vienne. Elle était aussi l'une de ces femmes qui héritaient du don de la voyance, du magnétisme, mais aussi de la sorcellerie. Elle nous disait ne rien demander aux personnes, qu'elles pouvaient donner ce qu'elles voulaient, donner si elles le souhaitaient.

Je me souviens vivement de mes grands-parents maternels. Mon grand-père, un homme grand et fort au visage dur, était menuisier et avait longtemps travaillé comme compagnon. Il exerçait son métier à son propre compte, fabriquant des meubles. Ma grand-mère était une femme simple, une femme au foyer comme on dit. Ses journées étaient rythmées par la préparation des repas, le jardinage, mais aussi par le poulailler où vivaient une dizaine de poules, un coq que l'on entendait tous les matins à la même heure, juste avant la cloche de l'église, et quelques poussins.

Quand nous étions en vacances chez eux, mon grand-père m'emmenait parfois dans le poulailler. Il prenait un œuf, faisait un petit trou en dessous et au-dessus, puis le plaçait sur ma bouche, et j'aspirais le contenu doucement. Je trouvais cela délicieux et j'aimais ces petits moments passés avec mon papi. À côté du poulailler se trouvait une petite cabane fabriquée par mon grand-père, à la manière de *La petite maison dans la prairie*. À l'intérieur, c'était similaire à des toilettes, sauf que ce n'était pas tout blanc comme des toilettes modernes. Non, c'était un coffre en bois avec un trou au milieu. Selon mes sœurs, il ne fallait pas regarder à l'intérieur ni y rester longtemps, sous peine de mourir étouffé ou devenir aveugle. On devait seulement s'asseoir, faire ses besoins et partir vite.

Une fois, ma curiosité fut plus forte. Je me penchai au-dessus du trou, une odeur d'excréments se mêlant à celle du bois et du papier toilette, mais aussi la famille mouche au complet. Le soir venu, nous nous enfoncions dans ces grands lits, par-dessus nos corps glacés un

édredon en plume bien lourd. Ma grand-mère venait alors avec des briques qu'elle faisait chauffer dans la cheminée, elle les enroulait dans un linge pour ensuite les glisser dans le lit à nos pieds. De cette façon, nous avions bien chaud toute la nuit.

J'avais l'impression de vivre un instant interdit, mais mon enthousiasme n'en était pas moins décuplé. Mes grands-parents paternels étaient décédés avant ma naissance. Ma grand-mère avait péri dans sa caravane, soi-disant qu'elle s'était endormie avec sa cigarette allumée. Quant à mon grand-père, il était décédé une année plus tard dans un accident de voiture. Pendant quelques années, ma vie a été rythmée ainsi : les week-ends, quand papa ne travaillait pas, il nous emmenait tous à la pêche. Une fois arrivés sur les lieux, il sortait un grand canot gonflable, nous y embarquait chacune à son tour. Il mettait en place de grandes cannes à pêche au bord de l'eau et des plus petites pour chacune d'entre nous. Il nous avait toutes appris à nager, sa technique n'était ni plus ni moins que de nous jeter à l'eau ; très vite, nous avons su nager. Papa n'avait peur de rien, autoritaire, dur, j'étais en grande admiration devant mon héros si beau, grand et fort. Une fois les poissons attrapés, nous rentrions à la maison et maman les préparait.

C'était un grand romantique, il surnommait ma mère Olive, probablement parce qu'il se prenait pour Popeye, le gars tout rose avec une pipe. Ma mère l'appelait Pierrot, je ne crois pas qu'il y avait un lien avec la lune. Quand il pleuvait, papa attendait la nuit tombée, il nous affublait toutes les quatre d'un k-way, une lampe électrique puis deux grandes épuisettes, nous ne partions pas pour une grande aventure, non, juste ramasser les escargots, car, disait-il, c'est la nuit qu'ils sortaient. En effet, il avait raison sur le fait que les escargots étaient en grand nombre, très vite, les épuisettes étaient bien vite pleines de petites bêtes. Une fois arrivés à la maison, nous devions bien nous sécher. Maman plaçait les escargots dans une grande lessiveuse et ils y restaient durant plusieurs jours pour dégorger. Ensuite, elle les préparait en mettant à l'intérieur de la coquille une substance verte et les faisait cuire, le résultat en était délicieux. Leur budget était calculé et géré à la perfection, ils savaient toujours profiter de ce que la nature

pouvait nous offrir. Cela venait de l'éducation que papa avait reçue en vivant dans sa famille manouche, je me rappelle que parfois, il nous faisait manger des choses bizarres, des pigeons, des corbeaux, du lapin de garenne et bien d'autres bestioles. Un soir, alors qu'il rentrait d'une journée avec ses amis, il avait déposé sur la table quatre petites bêtes avec des pics sur le corps, appelées niglos ; je sus plus tard que c'étaient des hérissons. Il disait à ma mère qu'il allait les déshabiller et qu'elle pourrait ensuite les faire cuire au four. Parfois, il nous emmenait aux champignons. Il revenait souvent avec des fruits, abricots, pêches, brugnons, et il nous disait qu'il était allé à la maraude.

## 1. De la chute à l'épilepsie

Ma sœur Christine est une enfant très turbulente, les bêtises sont son quotidien. J'ai 5 ans et elle 7 ans quand, un après-midi, alors que nous jouons devant la maison, elle se place derrière moi et me dit de mettre mes deux mains entre mes jambes. Elle les attrape et tire fort dessus dans le but de me faire faire une sorte de roulade. Elle avait vu papa le faire, mais ma tête vient taper le sol. Une grosse bosse de la taille d'un œuf se forme au-dessus de ma tête. Je crois qu'un oiseau est venu faire son œuf sur ma tête et que cela fait partie du jeu. Je commence à pleurer avec force sous l'effet de la douleur. Je suis rapidement conduite à l'hôpital et l'on demande à mes parents de me surveiller pendant quelques jours. Je me souviens que mon père a donné à ma sœur une sacrée correction avec le martinet. Au bout de quelques heures, elle ne peut plus s'asseoir. On voit le nombre de lanières du martinet sur ses cuisses.

Le martinet, un objet bien français destiné au châtiment des enfants pas sages, constitué d'un manche en bois d'environ 25 centimètres, avec une dizaine de lanières de cuir fixées à son extrémité. Les parents en étaient très friands et il s'avérait efficace. Tout dépendait de la force de frappe et de la partie du corps ! Si après coup la peau devenait rouge, c'était bien pour nous, enfants ; si ça virait jaune-vert, c'étaient les parents qui gagnaient et cela voulait dire que la douleur allait durer plusieurs jours.

Quelques jours plus tard, le soir, je suis couchée dans le canapé, la nuit commence à tomber et mes sœurs se trouvent à l'étage pour faire

leurs devoirs. Je me souviens encore de cette grosse télévision, posée sur un meuble en fer forgé avec une tablette noire en formica fixée dessus, juste à côté d'un téléphone vert. Pour utiliser cet appareil, il faut composer le numéro en tournant une roue à trous avec des numéros de 0 à 9. Sous celui-ci se trouve un napperon blanc, brodé par ma sœur Annie qu'elle a fait au crochet ; d'après ma mère, nous devons savoir tout faire, car elle-même a été élevée comme ça. Très jeune, elle a reçu une éducation stricte, elle devait savoir coudre, cuisiner, tricoter, broder et bien sûr tenir une maison propre.

Tout d'un coup, je sens ma tête devenir lourde et partir un peu en arrière, je regarde furtivement de côté ma mère qui me semble loin. Elle raccommode quelque chose en utilisant sa machine à coudre. Il lui arrive souvent de faire cela pour des voisins. De cette façon, elle se fait un peu d'argent de poche. J'ai le vertige, je me sens comme dans un manège sauf que je ne vois pas la queue du Mickey, je trouve l'énergie de crier :

— Maman, maman.

Plus rien, le trou noir. Mon corps est un chiffon que l'on secoue de toutes parts et je ne sais pas combien de temps. Je reviens à moi. Ma mère et la voisine sont au-dessus de moi, cette grosse dame qui sent toujours la transpiration et qui a une fine moustache sous son nez. Elle aurait pu tuer un éléphant grâce à son haleine. Elles ont un comportement bizarre, agité et rouge comme des tomates bien mûres.

L'une parle fort comme le personnage de dessin animé, Casimir, et en même temps me frotte les bras et les mains avec un gant de toilette imbibé d'eau de Cologne qui pue, comme celle que les vieux se passent pour faire croire qu'ils sont tout propres. La voisine me frappe le visage pour que je me réveille plus vite.

Finalement, j'ai mal partout, je sens mon pyjama mouillé entre mes jambes. J'ai aussi l'impression de m'être mordu la langue, à moins que ce soit la voisine. Je veux leur dire de me laisser tranquille, mais aucun son ne sort de ma bouche. J'entends ma sœur dire :

— Ils arrivent, maman, ils sont là.

Je ne comprends pas. Tout d'un coup, les deux folles s'écartent et un homme habillé en rouge se penche sur mon visage. Je suis émer-

veillée, presque au bord des larmes, je n'y crois pas, Bioman rouge est là, mais où sont le jaune, le vert et le bleu, crotte de bique, ce n'est pas normal. Ma mère recommence à crier :

— Ce sont les pompiers, mon bébé, n'aie pas peur, ça va aller.

Je le vois mettre sa main sur son nez, probablement pour masquer l'odeur de l'eau de Cologne qui pue le vieux. Le pompier m'examine, il fixe ma mère et lui dit :

— Madame, elle a eu une crise d'épilepsie, il est nécessaire de l'emmener à l'hôpital pour effectuer des examens.

Ma mère lui répond qu'elle doit prévenir mon père qui est à l'usine. Bioman me porte dans ses bras et nous nous téléportons dans son vaisseau aux mille couleurs, je m'endors de nouveau. Lorsque je me réveille, il fait jour, j'entends un homme en blanc qui parle avec ma mère, et dit encore les mots *crise d'épilepsie* et que c'est à vie, que je devrai constamment être surveillée. Je vois papa arriver, il s'approche de moi et me prend dans ses bras, je sens sur lui l'odeur de l'usine et la transpiration mêlée.

Tout le monde est aux petits soins pour moi. Je deviens désormais une enfant fragile. Chaque fois que l'on m'adresse la parole, le mot bébé vient en premier dans leurs bouches.

Pendant les années qui ont suivi, ma vie est souvent caractérisée par des passages à l'hôpital à cause des nombreuses crises, des absences scolaires qui font que je suis une enfant en retard par rapport aux autres.

Nous venons de faire un déménagement dans le sud de la France à Valence, dans la Drôme, où papa est muté dans la même usine. Maman a arrêté de travailler pour s'occuper de moi, ils ont acheté une maison, car papa a dit qu'il ne ferait plus de mutation.

Maman fait du repassage et de la couture pour des gens, au sous-sol de la maison, ce qui lui permet de gagner un peu d'argent.

## 2. La peur

Je vois mon père se transformer, l'alcool et la cigarette font partie de son quotidien. Sous l'emprise de l'alcool, il devient de plus en plus violent, frappant ma mère et parfois mes sœurs.

Malgré tout, il est toujours un travailleur acharné et capable de faire face à toutes les situations avec une grande force de caractère. Je vois ma mère changer. Lorsque papa fait une crise, elle se réfugie souvent chez les voisins. Fréquemment, la crise passée, papa lui achète un bouquet de glaïeuls blancs, les fleurs préférées de maman. Elle reste comme soumise face à cette situation. Ses cheveux longs ont été coupés et elle a pris beaucoup de poids. Je pense qu'elle compte souvent sur la nourriture pour soulager sa douleur. Je n'étais qu'une enfant et je pensais que c'était de l'amour.

Un soir, mon père rentre ivre du travail et ma mère commence à le gronder lorsqu'il devient incontrôlable. Je dors à l'étage et ma sœur Catarina vient me réveiller et me force à ramper sous le lit. Elle m'ordonne de ne pas sortir jusqu'à son retour. Plus tard, j'ai appris qu'elle s'est interposée entre mon père et ma mère, car celui-ci était armé d'un couteau et sur le point de lui faire du mal. Ma sœur, si courageuse, a empêché le pire de se produire.

Deux jours après cette mésaventure, mon père travaille de nuit, et des déménageurs sont arrivés. Toute la nuit, ils ont emballé, démonté et chargé nos affaires dans un grand camion. J'ai alors 7 ans. Ma sœur Annie, qui me tient près d'elle, m'explique que nous déménageons en cachette, car maman a peur de la réaction de mon père. Annie, ma

confidente, ma complice, est bien plus qu'une sœur. Elle est un refuge, un phare dans la tempête de mon enfance. Douce et patiente, elle apaise mes angoisses et panse mes blessures, autant physiques qu'émotionnelles.

Au petit matin, nous emménageons dans un appartement au sein d'une cité HLM, je partage ma chambre avec ma sœur Annie ; Christine et Catarina ont également une chambre pour deux. Maman nous a acheté un cochon d'Inde que nous avons baptisé Praline, probablement pour nous consoler. Deux jours après notre installation, un grand boum retentit à la porte. C'est papa. Il nous a retrouvées, complètement ivre, rempli de haine et de colère. Il frappe si fort à la porte, et maman n'a pas encore fait installer le téléphone. Notre seul espoir repose sur le fait que les voisins appelleront la police. Rapidement, maman commence à attacher deux grands draps. Elle s'apprête à nous faire descendre par la fenêtre du deuxième étage, car papa va défoncer la porte d'une minute à l'autre. Elle est complètement paniquée, et je pense incapable de raisonner correctement. Je vois ma sœur Annie attacher le cochon d'Inde avec une ficelle, j'imagine déjà la scène, comment cette petite chose sera suspendue par une ficelle rouge, ses petites pattes marron dans le vide. Soudain, la porte d'entrée tombe sous la force de papa, le drap est déjà accroché à la fenêtre et nous sommes prêtes à descendre quand la police surgit et attrape mon père puis le fait sortir de l'appartement. Le lendemain, j'apprends que mon père a interdiction de nous approcher et que la police passera régulièrement dans le quartier pour surveiller.

Maman se lie d'amitié avec une famille maghrébine qui habite sur notre palier. L'homme de cette famille est toujours prêt à venir nous secourir si papa venait à revenir nous attaquer. Mon héros est devenu l'ennemi de maman. Nous avons tous peur qu'il surgisse de nulle part. J'imagine aujourd'hui combien sa colère devait être grande et son chagrin encore plus.

Quelques jours plus tard, alors que ma mère reçoit une dame à la maison pour lui faire un tirage de cartes magiques, mes sœurs, moi et les copines du quartier jouons dans le parc devant l'immeuble. Je me suis liée d'amitié avec la voisine du palier, Fatima, qui a le même âge

que moi. Ma sœur Catarina et Annie parlent un peu plus loin avec leurs copines. Christine joue sur une balançoire avec un garçon. Fatima et moi sommes en dehors du parc au bord de la route face à celui-ci.

Je tourne ma tête de l'autre côté, et je le vois au loin, mon papa. La peur me saisit, alors que je dis à Fatima :

— Cours, il faut courir, c'est mon père, vite !

Je pars comme une fusée, et d'un coup, mon corps se met à voler dans les airs, les deux bras en avant. Celui-ci vient heurter violemment le sol, et en même temps, ma bouche grande ouverte rencontre un trottoir. Je pleure fort, mes sœurs accourent sous les cris et les gestes désespérés de Fatima. Je leur dis que papa était là, je l'avais bien vu. Ma sœur Catarina me relève et m'aide à marcher vers la maison. Annie est déjà partie en courant prévenir maman de ma chute, Christine marche à mes côtés. Elle a les deux mains sous mon menton, voulant récupérer le sang qui s'échappe de ma bouche, sûrement pour conseiller maman d'en faire du boudin.

Ma mère arrive avec le voisin, ils m'emmènent chez le dentiste au coin de la rue, car mes dents de devant sont cassées, je pense qu'elle ne voulait pas aller à l'hôpital. Nous rentrons chez le dentiste qui nous reçoit dans son cabinet. Il y a des fioles bizarres sur une étagère, le dentiste n'est pas gentil, il crie sur moi parce que je pleure trop fort et qu'il ne peut pas voir ce qui se passe dans ma bouche. Ma mère essaie de me calmer, mais sans succès. Je souffre trop, en proie à la peur. C'est là qu'il prend la décision de me faire boire un liquide bizarre. Il sort un liquide marron d'une de ses fioles, cela ne sent pas bon, je l'avale d'un trait malgré tout.

Quelques minutes s'écoulent et voilà, je me sens lourde tout à coup. Est-ce cela être bourré comme une queue de pelle ? C'est souvent l'expression que ma mère utilise pour décrire l'état de mon père sous l'emprise de l'alcool. Pendant une fraction de seconde, je me souviens m'être posé la question de savoir si la queue de la pelle pouvait être bourrée. Il dévitalise mes deux dents de devant cassées, toutes deux dans la largeur, fait deux points de suture sur ma lèvre supérieure, et

nous annonce qu'il faudra attendre mes 16 ans pour me mettre des dents sur pivot. Le cauchemar continue dans ma petite vie.

Le lendemain de cette mésaventure, je fais deux crises d'épilepsie, et ma mère m'emmène à l'hôpital. On m'inflige un nouveau supplice, comme si cela ne suffisait pas. Une infirmière me fait asseoir dans un gros fauteuil noir. Elle m'attache avec de gros élastiques et place sur moi une couverture qui gratte mes jambes et mes bras. J'ai envie de pleurer, mais je retiens mes larmes, car maman semble tellement triste. L'infirmière place à présent un casque gris sur ma tête. Je lui demande si l'on va faire un tour de moto. Elle se met à rire puis me dit que je suis une petite fille bien courageuse et que je ne dois pas bouger. Elle va au bout de la pièce et revient avec un tube ; à l'intérieur une pâte grise, sûrement de la colle et des câbles. Elle commence à enfoncer la pâte qui pue dans les trous du casque. Je sens celle-ci froide sur mon crâne. Ensuite, elle branche les câbles dans les trous. Je ne ressemble à aucun personnage de dessins animés. Voilà que l'infirmière me demande de fermer les yeux, ouvrir, fermer, ouvrir, je me dis : « *Mais purée, elle ne peut pas se décider.* »

À côté du fauteuil, je vois une grosse machine ; il en sort du papier. Maintenant, elle me demande de souffler sur une bougie. Je pense alors qu'elle a perdu la boule, il n'y a aucune bougie. Malgré tout, je m'exécute. Ensuite, quand j'ai fini de souffler, elle me commande de fermer les yeux et de respirer normalement. Elle me dit qu'elle va faire briller mes yeux et que je ne dois pas bouger. Me voilà de nouveau secouée comme un chiffon. L'infirmière me frappe au visage, je commence à ouvrir les yeux, je pleure fort parce que c'en est trop. Elle dit à ma mère que je viens de faire une crise d'épilepsie et qu'ils vont me garder quelques jours. On m'emmène dans une chambre, il y a deux lits, dont un est occupé par une autre petite fille en pyjama vert avec Mickey dessiné dessus. Je veux le même, mais maman me fait taire avec son doigt posé sur sa bouche et me dit de me coucher, que je dois me reposer, puis qu'elle va s'absenter un instant pour aller chercher des affaires à la maison.

J'ai l'impression d'être en vacances, c'est vraiment le paradis. Des femmes habillées en bleu m'amènent à manger dans mon lit. Ensuite,

ma voisine de lit et moi allons jouer dans une pièce avec d'autres enfants. Nous faisons de la peinture avec des pinceaux, mais aussi parfois avec les doigts, du dessin ou des puzzles.

Tous les mercredis, c'est un atelier marionnettes. Ma maison me manque, ainsi que mes sœurs. J'ai envie de rentrer, même si le paradis est très agréable. Après deux semaines passées à l'hôpital, je peux rentrer à la maison. Je dois avaler un médicament tous les jours, ce qui empêchera les crises d'épilepsie. Celui-ci porte le nom de Dépakine. Le soir, ma sœur Annie a instauré un petit rituel. Elle se couche à côté de moi et me caresse le bras puis les cheveux. Cela m'apaise et m'endort.

Les mois passent, maman a acheté une petite voiture avec l'argent que son père lui a envoyé, une 2 CV bleu décapotable de la même couleur que les toilettes de Fatima. Ma mère a un certain talent pour nous enfiler toutes les quatre dans ce petit véhicule. Elle n'hésite pas à nous emmener toujours en balade, et dès qu'elle le peut, elle nous conduit dans le Limousin chez papi et mamie. Là-bas, on se sent en sécurité dans cette maison en pleine campagne.

Quelques mois se sont écoulés, et maman a pris la décision de déménager dans le Limousin. Elle s'est dit que cela sera plus simple auprès de sa famille, et plus loin de mon père, nous serons en sécurité. Nous sommes logées dans un appartement de quatre chambres dans une cité HLM appelée la Bastide. Annie et moi partageons la même chambre avec un lit de deux places. Je suis contente de pouvoir dormir avec elle dans le même lit. De cette façon, elle peut me câliner à volonté, chose que ma mère ne fait plus. Christine a une chambre seule avec un lit une place, Catarina a une chambre à côté de la porte d'entrée. Comme si elle devait monter la garde. À l'intérieur, une grande armoire et un grand lit. Maman a la chambre à côté du salon. Elle nous a dit :

— De cette façon, s'il y en a une qui se lève dans la nuit, je l'entendrai.

À notre arrivée, maman a trouvé un emploi de cantinière dans une école primaire. Quant à moi, c'est ma sœur Annie qui passe son temps à prendre soin de moi. Ma fragilité demande beaucoup d'attention. Souvent, je fais des crises d'épilepsie à l'école. Quand cela arrive, le directeur appelle ma mère, mais bien souvent, celle-ci n'est pas là. C'est alors qu'il contacte une de mes sœurs au collège. Après chaque crise, Annie est là pour me dorloter et me surveiller comme son enfant. Ma mère semble peu à peu se décharger de cette tâche et laisse mes sœurs s'en charger.

Parfois, elle nous emmène à la campagne chez nos grands-parents. Je les ai surnommés papi Sous et mamie Sous, parce qu'ils nous donnent toujours une petite pièce pour aller acheter des caramels à l'épicerie du village. Pendant ce temps, elle peut exercer son passe-temps favori sur la voyance et le magnétisme, loin de nos turbulences bruyantes. Un après-midi, nous jouons dans le bourg du village nommé Les Salles-Lavauguyons. Catarina nous fait marcher en direction de l'église. Il fait chaud, et je peux sentir l'odeur de la paille séchée. Nous sommes arrivées au coin de l'église quand Annie propose une partie de cache-cache. Je me réjouis de cette belle idée. C'est au tour de Christine de compter, je cours me cacher près d'un fourré derrière l'église, tout comme mes sœurs. Elle me trouve tout de suite, soi-disant à cause de mon tee-shirt rouge et ma casquette jaune nommée Poulidor. À mon tour de compter, mes sœurs vont se cacher ; je ne respecte pas la règle du jeu et je vais aussi me cacher. Après plusieurs minutes, mes sœurs sortent de leurs cachettes et partent en ronchonnant, pensant que je suis repartie chez papi et mamie.

Je me suis allongée dans l'herbe à l'ombre de l'église. J'entends un grillon faire de petits bruits. Comme je n'aime pas les bestioles, je prends peur, me relève et pars en courant en direction de la maison. Le coiffeur me voit et me dit :

— Dépêche-toi, ta grand-mère te cherche.

Tout d'un coup, je marche lentement, comme si mes pieds pesaient comme la vache du laitier. J'arrive devant la maison, je vois bien ma grand-mère qui m'attend. Comme à son habitude, elle porte une robe

à fleurs et des sandales marron super moches, mais sûrement confortables. Par-dessus sa robe, elle a une blouse sans manches pour ne pas salir sa robe, nous disait-elle. Je monte les marches avec crainte. À son air renfrogné, je sens que ça va chauffer. Je commence à chercher du regard derrière elle, si je vois une de mes sœurs. De cette façon, elles viendront me sauver, mais il n'y a personne. D'un coup, mamie me tire sur l'oreille et sans me lâcher, me traîne jusqu'à l'arrière de la maison dans le jardin. Elle me baisse mon short, fait voler Poulidor d'un revers de la main, attrape une poignée d'orties et vient me frotter les cuisses en hurlant :

— Ne recommence jamais ça, vilaine fille.

Une fois la torture terminée, je me répète dans la tête des mots comme vieille bique, mégère, mocheté, parce que ce qui suit n'est que la suite logique de la punition : les grattages et les petits boutons blancs qui apparaissent sur mes cuisses.

Je n'arrive pas à distinguer ce qui fait le plus mal : le martinet ou les orties ; finalement, chacun a sa technique pour châtier les enfants pas sages. Après un instant, elle se retourne vers moi et me dit : « *Enfants battus, enfants perdus* », là aussi sûrement pour que je reste l'esprit bien ouvert. Je ne sais pas que cette phrase me demandera autant de réflexion pour en comprendre le sens.

Ma mère a obtenu le divorce, mon père a un droit de visite. Il peut venir à Limoges nous voir un week-end par mois, à lui de venir nous prendre le samedi matin à la maison et nous ramener le soir, pareil pour le dimanche. Mon père n'a pas exercé ce droit durant une année. Le temps est passé vite, et il me semble un lointain souvenir. Vient le jour où maman reçoit un appel téléphonique de mon père. Il lui annonce qu'il viendra nous chercher le samedi suivant, assez tôt pour passer la journée avec nous. Il assure qu'il nous ramènera sans faute et qu'il ne nous prendra pas le dimanche, car il doit reprendre le train le matin pour retourner à Valence. Maman, contrainte, accepte la situation. Furieuse, elle découvre que ce jour-là correspond à la fête des Mères, transmettant inconsciemment sa peur à mes sœurs. La veille du départ, elle donne toutes sortes de recommandations à mes

sœurs et mentionne que Catarina sera là pour nous sauver si le grand méchant loup vient à nous bouffer toutes crues.

Le jour arrive, et malgré les souvenirs douloureux, je me réjouis de revoir mon père. Il se présente à la porte, vêtu d'une chemise blanche et d'un jean. Il tend un énorme bouquet de glaïeuls blancs à ma mère et s'exclame : « *Joyeuse fête des Mères, Olive !* » Je peux voir sur le visage de ma mère ses yeux tout plissés, sa bouche ouverte prête à lui crier dessus, les poings fermés. Finalement, elle prend le bouquet et lâche un « *merci Pierrot, ramène-les à l'heure* ». Nous voilà partis pour la grande aventure. Nous prenons le bus pour rejoindre le centre-ville. Pendant le trajet, mon père échange quelques mots avec ma sœur Catarina au sujet de nos études et de notre bien-être. Celle-ci se montre très agressive et distante, ce qui semble attrister papa. Je suis resté collé à lui, tenant sa main dans la mienne, cette main si forte qu'il utilisait pour son travail à l'usine. Arrivé au supermarché, Catarina nous aide à choisir des vêtements pour nous quatre. Ensuite, mon père nous demande d'aller dans les cabines pour essayer les vêtements. Il met nos vieux habits dans son sac à dos. Ensuite, il vient dans chaque cabine pour arracher les étiquettes et nous fait comprendre de les garder sur nous.

Ce n'est pas la première fois que mon père fait cela, sûrement un héritage familial de manouches. Je me rappelle encore que dans sa famille, leur nom de clan était *Les mangent tes morts*. Cela me faisait peur, j'imaginai mon père dévorant les défunts de sa famille comme un cannibale. Mon père nous a ensuite emmenées au rayon des gâteaux et bonbons, nous avons pu prendre tout ce qui nous faisait envie. Nous passons à la caisse pour que papa paie au moins ça, personne ne remarque que nous sommes toutes les quatre rhabillées à neuf de la tête aux pieds. Le midi, mon père nous emmène manger au Quick. Dans l'après-midi, nous nous rendons au parc. L'heure est venue de reprendre le bus pour rentrer, je suis épuisée, je m'endors sur les genoux d'Annie dans le bus. Ma fragilité fait que je suis facilement fatiguée. À notre arrivée à la maison, mon père sort de son sac à dos nos vieux habits ; ma mère lui rétorque avec un sourire coincé :  
— Tu as encore fait le voleur, merci quand même.

— De rien, Olive, c'était gratuit.

Il nous embrasse et s'éloigne, les yeux larmoyants, puis laisse passer plusieurs mois avant de revenir.